1

C'est un début d'octobre étrangement tiède, une période étouffante de nuits sans lune. Dans l'isba de Léonilla, Sanouk est étendue sur le poêle* et bataille avec son édredon. La couchette lui paraît insupportablement étroite. Elle a du mal à croire qu'il y a quelques mois, elle a dormi avec Pénélope et Ludmila dans cet espace exigu, sous ce plafond bas. Enfouie sous l'édredon trop mou, elle se sent comme un de ces gros œufs d'oie que sa grand-mère garde dans du papier journal pour ses gâteaux au fromage blanc. Quand Léonilla lui demande d'aller en chercher un dans la remise, Sanouk ouvre le placard avec appréhension. Elle a peur de voir un grand poussin bizarre en sortir. Elle a peur d'*être* cette chose gran-

* Le poêle russe est un grand élément de maçonnerie sur lequel on peut dormir.

die dans le noir, surgie de nulle part. Depuis qu'elle est rentrée de Sibérie, ce malaise a commencé à se faire un chemin dans son corps pour venir la mordre au milieu de la poitrine. Cette nuit-là, Sanouk étouffe de l'intérieur *et* de l'extérieur.

Sa grand-mère a insisté pour qu'elle revienne passer le week-end chez elle. C'est le troisième depuis la rentrée. Le récit que Sanouk lui avait fait de son voyage en Sibérie pour retrouver son père n'avait pas dû la convaincre. Elle avait probablement remarqué des incohérences. Des éléments secondaires occupaient toute la place et semblaient n'être là que pour masquer ce qui manquait : l'essentiel. Fine mouche, Léonilla voulait sûrement savoir la vérité.

Pour ne pas choquer sa grand-mère, Sanouk avait dû réinventer son voyage. Elle avait construit son récit avec des éléments disparates ajustés tant bien que mal. Les événements dont elle n'avait pas pu parler, elle s'était arrangée pour qu'ils ne viennent pas court-circuiter cet assemblage très particulier. Il ne fallait surtout pas qu'ils surgissent sans crier gare. Cela lui avait demandé un certain effort. Elle n'avait pas l'habitude de mentir. Elle avait dû procéder rationnellement en occultant certaines personnes. Elle avait éliminé de son séjour sibérien

Pénélope, Ludmila, Mordiev et, par-dessus tout, Olga Pétrovna.

Cette acrobatie mentale était vitale. C'était le seul moyen d'espérer retourner là-bas. Elle lui avait aussi ouvert les yeux. Sanouk s'était rendu compte que les personnages présents dans sa version du voyage représentaient le socle de ses origines nénètses. Une souche indéracinable. Parmi eux, elle avait même établi une hiérarchie pour mesurer leur authenticité et leur solidité.

Kojka était le premier sur la liste. L'éleveur de rennes rassemblait autour de lui le plus grand nombre d'éléments d'une résistance à toute épreuve. Sanouk pouvait parler de lui ouvertement et de long et en large en évoquant de menus faits de la vie quotidienne liés aux rennes ou à la pêche. Dans ces épisodes calmes et riches, clairs et lumineux, Sanouk pouvait piocher sans peur, raconter sans limite. Kojka ne comportait qu'une seule zone d'ombre : l'évocation de son tchoum*. Parler de l'imposante tente nénètse n'était pas sans risque. Mais Sanouk avait pris un certain plaisir à effleurer le danger en disant à sa grand-mère que Kojka était guérisseur, qu'il avait sauvé

* Tente traditionnelle nénètse en forme de tipi.

« quelqu'un » pendant qu'elle était là-bas. Léonilla avait paru très intéressée. Sanouk s'était abstenue d'employer le mot chamane qu'elle soupçonnait ne pas être du goût de Léonilla et avait vite évacué le sujet.

Les rennes, c'était un sujet intarissable. Ils étaient aussi importants que Kojka. D'ailleurs, les Nénètses fabriquaient leurs vêtements en fonction des parties du corps de l'animal : ils taillaient leurs grandes bottes dans la fourrure des pattes avec le dessous des pieds pour semelles et les capuches des malitsa* dans la fourrure de la tête et du cou. De cette façon, avait dit Sanouk, ils pouvaient être leurs rennes tout en étant des hommes. Elle raconta en long et en large un tour en traîneau à côté de Kojka, lorsque le traîneau avait décollé sur le lichen craquant comme de la neige et qu'il s'était presque envolé. Ils étaient partis rechercher un renne égaré et ils avaient fait des tours grands comme des soleils, pendant des heures, sans s'arrêter. La terre était immense, on voyait si loin, le ciel était si grand. Ils avaient retrouvé le renne et ils l'avaient raccompagné doucement, pour ne pas l'effrayer et pour qu'il accepte de revenir se mêler au troupeau.

* Manteau d'homme en peau de renne.

En évoquant la toundra, Sanouk n'avait pas pu s'empêcher de parler des Siirts. Elle avait pris soin de les présenter comme des personnages de légende. Mais sa grand-mère avait paru si curieuse de ce peuple invisible que Sanouk avait failli aller trop loin. Il s'en était fallu de peu qu'elle révèle son expérience étrange et la possibilité de leur existence.

Elle avait aussi raconté des anecdotes autour de Boris, l'homme des bois reconverti en épicier-barman, qui recelait une mine de détails savoureux. C'était le pendant russe de l'éleveur nénètse, moins subtil mais tout aussi important. Un Kojka en deux dimensions. Un Kojka sans la profondeur.

Son père arrivait derrière. La solidité d'Andreï était plus discutable, ses failles étaient visibles, comme ses pupilles toujours en mouvement, révélatrices d'un flux de pensées ininterrompu. Cet aspect de son père ne rassurait pas Sanouk. Andreï lui donnait souvent l'impression de chercher une issue ou de manquer d'air.

À peu près au même niveau que son père venait Shuqmya. À eux deux, avec leurs expériences différentes, ils cheminaient sur un fil, avec une marge de manœuvre très étroite, vers le même but : renouer avec leur culture et tenter une autre façon de vivre.